

La Bibliothèque Du Résilient

AVENTURE : COMMENT MAINTENIR LE CAP



SOMMAIRE

LATITUDE ZÉRO, MIKE HORN	3
L'ATLANTIQUE	5
Le départ en compagnie de son équipe	5
Le trimaran	6
Premiers jours	7
Un obstacle de taille	8
La météo se dégrade	9
LA JUNGLE	9
Face à la forêt	9
L'équipement	10
Un environnement inhospitalier	10
Se nourrir et boire	11
La morsure	12
Se fier aux rivières	12
DU PACIFIQUE À L'OCÉAN INDIEN	13
Nouveau départ	13
Retour dans l'enfer vert	14
Dernière traversée : l'océan Indien	15
L'AFRIQUE	16
Le Kenya	16
Toute voile dehors vers l'Ouganda	17
Le Congo	18
Fin de voyage	19
CONCLUSION	20

LATITUDE ZÉRO, MIKE HORN

L'auteur

Mike Horn est sans conteste l'aventurier de l'extrême le plus connu et le plus médiatisé de notre époque. Né en 1966 à Johannesburg, il a dédié sa vie à l'exploration et au dépassement de soi, établissant de nombreux records.

Durant son enfance sud-africaine, il pratique de nombreux sports, tels que le vélo, le cricket, le rugby, l'athlétisme... **Au milieu des années 1980, en plein régime de l'apartheid, il est envoyé en Angola, qui est alors plongé dans une guerre civile.** Lieutenant dans les forces spéciales sud-africaines, il prend part à des combats. De retour à la vie civile, il s'inscrit à l'université de Stellenbosch. Une fois diplômé de Science du mouvement humain, il se met à travailler pour son oncle, qui a une entreprise d'import-export de fruits et légumes.

Âgé de 24 ans et ayant gagné une grosse somme d'argent, il décide de changer de vie et s'envole pour la Suisse (dont il deviendra citoyen), un des seuls pays qui acceptent des voyageurs sud-africains sans visa (la majorité des pays avaient pris des sanctions contre le régime en place). Installé à Château d'Oex, il rencontre celle qui deviendra sa femme, Cathy, mais aussi la mère de ses deux filles, Annika et Jessica, ainsi que son bras droit.

L'année 1991 va marquer pour Mike Horn le début d'une vie de folles aventures qui vont l'amener à parcourir le monde à la recherche d'exploits toujours plus grandioses. Son premier rendez-vous avec l'extrême se fait dans les Andes péruviennes qu'il explore en rafting et en parapente. Il fait également l'ascension de l'Aconcagua (6 962 m) ainsi que du Chimborazo (6 268 m).

En 1994, il devient membre de l'équipe « Sector No Limits ». Financé par cette entreprise d'horlogerie, il descend le glacier du mont Blanc en bodyboard. Animé par les exploits, il bat le record quelques années plus tard de saut de cascade en hydrospeed au Costa Rica (22 mètres).

Sa carrière prend un tournant en 1997, où il entreprend sa première grande expédition. Parti des côtes péruviennes, il rejoint le mont Mismi (5 800 m), où le fleuve Amazone prend sa source. De là, accompagné de son hydrospeed, il descend l'Amazone à la nage jusqu'à rejoindre l'océan, ce qui n'a jamais été fait. Il parcourt 6 700 km et affronte pendant 171 jours de forts courants, des cascades, des tourbillons, des animaux sauvages, des tribus indiennes...

C'est au cours de cette expédition que se forme dans son esprit **son prochain défi : « latitude zéro » qui consiste à faire le tour de la Terre le long de l'équateur sans aucun moyen de transport motorisé.**

En 2002, après « latitude zéro », **il se lance dans l'expédition « Arktos » et tente d'effectuer en solitaire une boucle autour du cercle polaire arctique (20 000 km au total)**. Victime d'engelures aux mains, il est contraint d'abandonner mais réussit son expédition en 2004. Deux années plus tard, il se lance dans une traversée de 1000 km en pleine nuit arctique avec un explorateur norvégien.

En 2008, commence pour lui **l'expédition « Pangaea », où il effectue un tour du monde à la voile en passant par les cinq continents**. Ce projet dure au total quatre ans et implique notamment la présence de jeunes que Mike Horn invite à naviguer avec lui.

Suivent d'autres expéditions, notamment en Antarctique et en Arctique, où il manquera de peu de perdre la vie après être tombé dans l'eau glacée à deux reprises.

En plus de ses expéditions, Mike Horn est aussi une personnalité publique. Il participe à de nombreux programmes télévisés, donne des conférences et a publié une dizaine d'ouvrages retraçant ses exploits, dont *Conquérant de l'impossible* (2005) ou encore *Survivant des glaces* (2021).



Mike Horn, 2016 © Dmitry Sharomov

RÉSUMÉ DU LIVRE

Le sous-titre de *Latitude zéro* est très explicite et donne le ton :

« 40 000 km le long de la ligne de l'équateur

Une aventure à couper le souffle »

Publié en 2001, ce livre revient en détail sur la grande traversée de Mike Horn qui le révélera au monde. Fort de sa réussite en Amérique du Sud et de sa descente de l'Amazone, Mike Horn, à la fin des années 1990, cherche un exploit à la hauteur de ses ambitions. Et autant

dire qu'il va mettre la barre très haut. Partant de Libreville, au Gabon, **il se fixe, en dix-sept mois, de faire le tour du monde, une boucle de 40 000 km qui le ramènera à son point de départ.**

Comment ?

En bateau, en VTT, à pied. Dans tous les cas, sans aucun moyen motorisé. Le plan est simple (en tout cas sur la carte) : **traverser l'Atlantique, la jungle amazonienne, le Pacifique, l'Indonésie, l'océan Indien, et enfin, l'Afrique.** Prouver, en quelque sorte, que la Terre est bien ronde !

L'ATLANTIQUE

LE DÉPART EN COMPAGNIE DE SON ÉQUIPE

Le 2 juin 1999, Mike Horn se trouve sur une plage de Libreville, au Gabon. Ce bout de terre est traversé par une ligne invisible : l'équateur, qui sera le fil rouge de toute son expédition. **En suivant cette ligne (avec une marge de quarante kilomètres au nord et au sud), il va faire le tour de la Terre par l'ouest, ce qui n'a jamais été fait.**

Par une après-midi grise, alors que son GPS affiche la latitude 0,00 le départ est proche. Ce départ qu'il a préparé depuis de longs mois avec son équipe qui va le soutenir tout au long de son périple.

Son équipe, elle extrêmement réduite et se compose de cinq personnes.

Tout d'abord, il y a sa femme Cathy, qui a un rôle central car elle est chargée de s'occuper des problèmes administratifs, d'établir le lien entre tous les membres de l'équipe tout en veillant à distance à la santé de son mari ; elle sera épaulée par Martin Horn, frère de Mike, qui est responsable de la logistique et d'acheminer l'équipement (bateau, VTT...) ; il y a également Claude-Alain Gaillard, montagnard et alpiniste suisse, qui s'occupe de l'organisation de l'ascension deux sommets de près de 6 000 mètres que Horn devra franchir, à savoir le mont Cayambe et le mont Kenya ; il y a la cousine Alma, qui a créé le site web dédié à l'expédition et qui est chargée de l'animer ; enfin, il y a Sebastian Devenish, photographe, et le Sud-Africain Sean Wisedale, cameraman et metteur en scène de l'expédition.

Ces cinq personnes forment le noyau dur de l'équipe, qui est également renforcée par la présence sporadique d'amis ainsi que des représentants des principaux sponsors de Horn, Sector et Opel. Sans oublier les deux filles de Mike Horn, réconfort inestimable.

Juste avant le départ, Mike Horn raconte qu'il a ramassé six coquillages sur la plage, représentant chacun une étape de son parcours, et qu'il s'est promis de venir reposer ces coquillages à leur exacte place une fois son aventure achevée.

Au moment de prendre la mer, **son équipe le suit sur quelques milles en hors-bord et puis le laisse seul face à 5 000 km d'océan.** Mike Horn sait qu'il doit être concentré sur ce qui l'attend. Il explique que sa femme et ses filles sont dans ses pensées et qu'il va falloir les « oublier ». Pour se préserver et pour être entièrement à ce qu'il fait, il ne doit pas être distrait. Cet éloignement provisoire, **il l'a préparé quelque temps avant son départ. Il s'est peu à peu renfermé sur lui-même, a mis de la distance entre sa famille, ses proches, et lui.** Cet détachement psychologique est particulièrement fort et intéressant, il est nécessaire pour se focaliser sur un but.

Alors que la côte africaine s'éloigne, il se sent prêt.

Il s'est donné trente jours pour traverser l'Atlantique sur son bateau de huit mètres. Il espère respecter ce délai, même s'il sait que naviguer en suivant l'équateur n'est pas chose facile. En effet, « à cause de la rotation de la Terre, les vents naissent juste au nord et au sud de cette ligne. **Sur l'équateur même, on rencontre souvent une absence totale du moindre souffle de vent.** Ce que les marins appellent (...) le pot au noir. »

LE TRIMARAN

En terme d'équipement, pour cette première partie de l'aventure, le bateau est l'élément central. **Mike Horn, dont le budget pour cette expédition est limité, opte pour un trimaran, c'est à dire un voilier à trois coques, entièrement démontable afin de pouvoir le faire voyager par conteneur,** qu'il va baptiser *Latitude 0*.



Mike Horn à la barre de « Latitude zéro »,
par © Etienne Claret

Le trimaran est plus rapide qu'un monocoque, mais il n'est pas aussi sécurisant. L'absence de quille l'expose à un possible retournement du bateau si un vent violent s'engouffre sous les filets qui relient la coque aux flotteurs. Ce trimaran fabriqué aux États-Unis, à San Diego, Mike Horn peut se l'offrir grâce à un généreux mécène du nom de Marco Landolt (un marin qui possède aussi une banque d'affaires) qui accepte de régler la facture.

Enthousiaste mais également soucieux de ne pas heurter la générosité de son donateur, Horn choisit le plus petit des trimarans proposés par le chantier, qui mesure huit mètres. **Il opte pour le modèle standard sans option, qui offre une petite cabine intérieure entièrement nue, mesurant un peu moins de trois mètres et dans laquelle il est impossible de tenir debout.** Il opte néanmoins

pour quelques éléments de sécurité, comme un mât en fibre de carbone, bien plus solide que le mât standard en aluminium.

Mike Horn raconte comment il a récupéré son bateau aux États-Unis et comment il a dû traverser le pays pour rejoindre Miami en urgence afin que celui-ci soit chargé sur un porte-conteneur à destination de l'Afrique. Avant même que son expédition débute, l'aventurier raconte en quelque sorte les « coulisses » et montre comment il peut être dur d'aligner les planètes.

Tandis que ce jour de juin 1999, le trimaran fend la mer et tient le cap, Mike Horn rappelle qu'il n'a que peu d'expérience en tant que marin. Cela semble relever de la folie, mais rajoute de la difficulté à son expédition. Effectivement, **avant de se lancer en solitaire dans une traversée de l'Atlantique sur une petite embarcation, il n'a eu que trois grandes expériences en mer: deux en tant que wincher** (dont une traversée de l'Atlantique à bord d'un ketch de 45 mètres qui a battu le record du monde entre New York et Cape Lizard en Angleterre), ainsi que **trois jours de navigation sur le lac Léman** avec Steve Ravussin comme instructeur.

Ce même Steve a conseillé Horn pour le choix de son équipement indispensable, comme des clés, des kits de réparation, des rustines à voile... Mike Horn apprend en faisant, c'est le moins qu'on puisse dire. N'ayant quasiment aucune expérience, il sait qu'en étant confronté à la mer, il va comprendre ce qu'il faut faire. Il se fie à son instinct, même s'il a conscience qu'il doit acquérir les bons réflexes pour se servir de la dérive rétractable et apprendre à se servir de ses voiles qui, comme le cordage, sont en kevlar.

Il raconte: « Le monocoque sur lequel j'ai fait mes classes n'en possédait qu'une. Latitude 0 en a trois: un foc de tempête, un *gennaker*, une *grand-voile*. Le vaste *gennaker* se déploie par vent moyen ou faible. Le foc, plus petit, s'utilise par grand vent. »

L'un des éléments importants pour Horn, en plus de se familiariser avec son embarcation, est de maintenir son cap. Il s'est fié une bande, ou une marge d'erreur, de 80 km avec l'équateur au milieu, et il ne doit pas s'en éloigner.

PREMIERS JOURS

Un lent apprentissage commence donc pour Mike Horn. Il lui faut dompter la mer, et pour cela, la comprendre. Au cours de sa première nuit, **il prend l'habitude de faire un point toutes les deux heures et de noter sa position**. Une attitude qui répond à un double impératif: **cet intervalle de temps correspond à un déplacement de un degré sur la carte** et à une centaine de kilomètres sur l'océan, le relevé de position lui permet donc de se situer exactement; et parce que **la nuit, le pilote automatique, qui marche à l'énergie solaire, ne fonctionne pas**.

Le pilote automatique est alimenté par deux batteries reliées aux panneaux solaires et qui permettent également de faire fonctionner ordinateur, téléphone satellite, appareil photo... Il faut absolument que les batteries ne se déchargent pas entièrement. Donc la nuit, Horn ne peut faire fonctionner le pilotage automatique que deux heures, ce qui le pousse à une vigilance accrue. Très vite, il comprend que le sommeil ne sera qu'une demi-veille, un état de demi-conscience qui permet d'être réactif si quelque chose devait arriver.

Sur le plan des rations, Horn est bien équipé, **il a avec lui des boîtes de conserve et des plats préparés par sa femme et placés sous vide**. Dans sa cabine, il a notamment des **portions de viande séché, de Rösti, des champignons séchés, du chocolat, du pop-corn** (pour le côté réconfort et bien-être)...

Alors que la plupart des hommes seraient effrayés, les premiers jours de traversée sont pour Mike Horn une manière de se connaître. Face à des situations périlleuses, il ressent « une vague appréhension face à l'inconnu. Et cette appréhension se mue en excitation qui me pousse en avant. » Caractéristique intéressante et qui permet de mieux comprendre la psychologie des aventuriers de l'extrême. La peur, chez ces gens-là, ne se manifeste qu'en présence d'un danger imminent. **La peur ne leur fait pas perdre leurs moyens, elle n'est pas irréfléchie, au contraire, elle est un signal d'alarme qui se déclenche au moment importun**. Cela permet à Horn d'ignorer l'appréhension, une qualité que beaucoup recherchent...

UN OBSTACLE DE TAILLE

Quatre jours après son départ, Mike Horn fait face à un premier obstacle effrayant : les îles São Tomé.



Îles São Tomé, source : <https://www.27avril.com/>

Ces îles, situées à environ 300 km des côtes du Gabon sont un véritable piège que tous les marins évitent. **Récifs affleurants, pinacles rocheux, falaises abruptes, houle et courants puissants**, constituent autant de dangers auxquels il doit se préparer. À voir les îles au loin, il ne distingue qu'un amas d'embruns et de brouillard. S'il fait jour, la visibilité est nulle et la pluie redouble d'intensité.

Horn, qui n'a quasiment pas dormi depuis le départ, sait qu'il doit se reposer avant cette épreuve.

Ses yeux se ferment et il se laisse aller au sommeil.

Quand, **tout à coup, il est réveillé par un fracas**. Reprenant possession de ses moyens, il réalise qu'il a dormi quatre heures au lieu des deux qu'il s'était autorisées. Rejoignant le pont, **il fait face à un gigantesque mur de granit, une falaise de trente mètres sur laquelle il se dirige**. Sautant sur la barre, il vire pour éviter la falaise tout en déployant son foc pour prendre de la vitesse et s'éloigner. Malgré une peur (réelle cette fois-ci), l'aventurier parvient à s'extirper de ce mauvais pas, mais il apprend une leçon : le moindre relâchement peut être fatal.

Après cet événement, il trouve un rythme. **Vivant complètement nu (pour éviter le frottement de ses habits gorgés de sel et d'humidité), il apprend à ne dormir que deux heures**, il se fait à cette vie solitaire et incertaine qu'est la sienne. Le dixième jour, alors que la mer est houleuse depuis son départ, il a parcouru la moitié du chemin. Il est confiant, jusqu'à ce qu'il connaisse sa première tempête.

LA MÉTÉO SE DÉGRADE

À environ 700 km des côtes brésiliennes, le temps se gâte. Cette région du monde est connue pour sa météo instable. Les masses d'air terrestre viennent s'écraser contre les masses océaniques, ce qui provoque de violentes dépressions. Face au mauvais temps et au vent qui forçait, Mike Horn décide de tenter un pari. Alors qu'il devrait amener la voile (si les vents deviennent trop forts, il risque de chavirer), il décide de rester voile dehors et d'être porté par ce vent qui le fait avancer à une vitesse folle. Il résiste jusqu'au dernier moment, ce moment juste avant que la tempête ne le frappe de plein fouet, puis il réduit la voilure.

Cette anecdote montre bien l'idée de flirter toujours avec les limites. C'est un des ensei-

gnements du livre, d'avoir cette lucidité pour attendre jusqu'au dernier moment, de ne pas abandonner ou renoncer trop tôt.

Après avoir essuyé d'autres tempêtes, le trimaran approche des côtes et de l'embouchure de l'Amazone. La mer change de couleur et l'odeur de la terre se fait sentir. Horn explique bien comment certains sens, dont l'odorat, se développent quand on est confronté à un environnement en apparence hostile.

Lorsqu'il rejoint les côtes, il a mis dix jours de moins que prévu. Navigant sur le fleuve Amazone, il retrouve une partie de son équipe, leur remet son bateau et rejoint la jungle. Personne ne l'a encore traversée, mais Horn n'est pas effrayé, lui qui pense que « L'impossible n'existe que parce que nous n'essayons pas de le rendre possible. »

LA JUNGLE

FACE À LA FORÊT

Après avoir passé un peu de temps auprès de ses proches, Mike Horn s'enfonce dans la forêt. Il n'a qu'une idée en tête, « avancer aussi vite que possible pour franchir le point de non-retour. » Si voir sa famille est un réconfort, c'est aussi une tentation de rentrer chez soi, c'est pourquoi Horn doit se replonger rapidement dans son aventure.

La forêt face à lui est totale. Épaisse, compacte, sombre, avec une canopée qui se trouve à trente ou quarante mètres de hauteur et qui empêche le soleil de frapper le sol.



© Neil Palmer

Il a face à lui 3 500 km de forêt vierge et prévoit six mois pour la traverser.

Pour se déplacer, il se repose à nouveau sur sa boussole. Direction: 270 degrés ouest. Horn rappelle qu'il faut rajouter quelques degrés à ce qu'indique la boussole afin de compenser l'attraction magnétique.

L'ÉQUIPEMENT

Dans son dos, **Mike Horn porte un sac à dos qui représente à la fois sa maison, sa bouée de sauvetage, et qui comporte son matériel de survie.** Ce sac devait répondre à certaines contraintes, si bien que Horn l'a conçu lui-même à partir d'un sac Ferrino. Point le plus important: être aussi imperméable que possible. Dans une des zones les plus humides au monde, cette caractéristique est essentielle. Comme matière, le Cordura a été choisi, une variété de nylon renforcé. Horn a fait percer des trous dans le fond afin que l'eau s'écoule. Sur le côté, se trouvent des filets facilement accessibles, sur le dessus, une courroie élastique permet de glisser un objet sans s'arrêter. Une poche zippée et incassable sur le flanc sert de garde-manger.

Le sac contient à l'intérieur une *camel pack*, un réservoir étanche rempli d'eau et prolongé par un tuyau en plastique qui pend sur le devant pour que Horn puisse boire. **Une fois rempli, le sac pèse 48 kg** et chaque couture a été doublée. Il contient l'équipement, dont **un panneau solaire, des lampes frontales, une caméra vidéo, un téléphone satellite, cinq sachets lyophilisés de nourriture à consommer en cas de blessure ou s'il est immobilisé.**

Horn porte un collant de cycliste afin que les herbes coupantes ne s'accrochent pas, une chemise aux coutures spéciales et des bas-

kets, elles aussi, faites sur-mesure, comportant notamment des petits trous à l'arrière de la semelle pour évacuer l'eau.

UN ENVIRONNEMENT INHOSPITALIER

La jungle tropicale représente un des pires endroits pour l'homme. **C'est sans doute l'environnement pour lequel il est le moins adapté.** Pourquoi? Car rien n'y est « confortable ». Pour Mike Horn, il s'agit donc de limiter au maximum cet inconfort et de se fondre dans cette jungle.

Après quelques heures de marche, se pose le premier défi: monter son campement. La jungle comporte de nombreux dangers desquels il faut s'abriter. Pour être à l'abri et se reposer, **Horn doit tendre un hamac – dont le fond est en nylon imperméable et qui est protégé par une moustiquaire.**



Pour ce faire, il choisit deux arbres éloignés de quatre à cinq mètres. Il veille à ne pas sélectionner des arbres au tronc trop important. En effet, **lors d'un stage de survie, un Indien lui a expliqué qu'il fallait choisir des arbres au tronc mince car si un animal (comme un jaguar) tente d'y grimper, ses pattes se croisent et il glisse.**

Il doit également tendre une bâche imperméable au-dessus de son hamac pour se protéger des pluies torrentielles, ce qu'il ne fait pas la première nuit.

Après avoir installé son hamac, il dégage à la machette la végétation autour de lui. Plus celle-ci est épaisse et plus les prédateurs peuvent se dissimuler. Ses ennemis sont les jaguars, les lynx, les pumas, mais aussi les cochons sauvages très agressifs. Un autre ennemi: les moustiques. Dès le coucher de soleil, ils se jettent sur l'aventurier qui n'a d'autre choix que de se glisser en urgence dans son hamac.

Le lendemain, il part pour huit heures de marche. Horn démonte en quelques paragraphes certaines idées reçues, comme sur la présence de serpents. Il explique que **les serpents n'attaquent pas l'homme naturellement (seul le cobra le fait, mais il n'est pas présent dans ce coin du monde)** mais qu'ils fuient dès qu'ils sentent au sol ses vibrations. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de risque de morsure. **Dans la jungle, il faut toujours faire attention où sa main se pose.** Il est facile de prendre un serpent pour une liane. Si c'est le cas, le reptile n'hésitera pas à mordre. Horn sait qu'il aura sans doute à faire face à une morsure, alors il avec lui un kit spécial: le Vemonex.

Les premiers jours, l'aventurier apprend à écouter, à regarder, à se familiariser avec ce monde vert et étouffant.

SE NOURRIR ET BOIRE

À la grande différence de sa traversée à la voile, **Mike Horn ne transporte pas de nour-**

riture avec lui, à part ses cinq rations à n'utiliser qu'en cas d'urgence. Cela signifie qu'il doit se débrouiller seul et chasser et pêcher s'il veut se nourrir. Le troisième jour, il dresse un campement et décide d'y passer quarante-huit heures, le temps de **faire des réserves de viande pour quelques jours.**

Lors de son stage de survie, un Indien lui avait dit que **pour chasser, il faut se mettre en situation d'être chassé, il faut s'exposer au risque et ainsi sa proie ne fuira pas face à ce qu'elle pense être un prédateur.**

Le gibier que Horn cherche à atteindre se constitue de: cochons sauvages, singes et antilopes naines. Laissons-lui la parole pour qu'il nous explique comment il fabrique son piège:

« Je choisis une longue tige souple de quatre ou cinq mètres de long, à peine plus épaisse qu'un goulot de bouteille, et solidement enracinée dans le sol. Je la rends aussi lisse que possible en lui enlevant toutes ses brindilles. Dans ce piège classique qu'on appelle un collet simple, cette tige jouera le rôle du ressort. »

Avec un bâton, il fait en sorte que la tige forme un arc-de-cercle et se plie jusqu'au sol. Il fabrique ensuite le mécanisme de déclenchement avec des morceaux de bois et attache un lasso en fil de nylon à la tige qu'il recouvre de feuilles. **Au milieu du piège, il dispose une noix du Brésil.** Ne lui reste plus qu'à attendre.

Cette première tentative est une réussite. **Il attrape un singe dont il fait fumer une partie de la viande, c'est à dire qu'il va enlever l'humidité de la viande et ainsi empêcher que les bactéries s'y développent.** Pour ce faire, il dispose sur des braises des brindilles

de bois mouillé qui vont produire beaucoup de fumée et place des lamelles de singe au-dessus. Il attrapera également un cochon sauvage.

Dans la jungle qu'il affronte, **il fait quarante degrés et 95 % d'humidité**. Autant dire que le corps se déshydrate très vite. Mike Horn explique qu'**il boit quatorze litres d'eau par jour et n'urine jamais**. Pour remplir son camel pack ainsi que sa gourde, il compte sur les lianes. Celles-ci contiennent une eau filtrée et consommable. **Il faut environ dix mètres de liane pour remplir sa gourde d'un litre et demi.**

LA MORSURE

Mike Horn explique qu'il a entrepris cette aventure car elle était difficile. **Lui qui hait la douleur explique qu'en revanche il trouve du plaisir dans l'inconnu**, dans l'inimaginable, et tant qu'il survit à une épreuve, il estime qu'elle est réalisable. Il compte sur cette attitude mentale pour se dépasser. Et une attitude positive, il va en avoir besoin le trentième-cinquième jour de son aventure.

Tandis qu'il décide de marcher de nuit pour accélérer son rythme, Mike Horn se fait mordre par un serpent. Dans l'obscurité, il n'a rien vu. Il ne sait donc pas ce qu'il risque. Quelques minutes après la morsure, **tout devient flou et sa tête tourne**. Puis il ne sent plus sa main et sa vue empire.

Il sait qu'il doit s'arrêter. Étant trop mal pour attraper son Vemonex, **il s'entaille la main au couteau au niveau de la morsure**. L'idée est que le sang avec le venin s'écoule de son corps. Son visage devient insensible: mauvais signe. **Pour éviter que le sang remonte vers**

son cœur, il s'allonge dans son hamac et laisse son bras pendre à l'extérieur. Il n'a pas grand-chose à faire, à part attendre, ralentir au maximum son cœur et boire beaucoup. À ce moment-là, la peur est réelle.

Pendant deux jours, son état s'aggrave. Il est déshydraté et son corps est très faible et douloureux. Il coupe autour de sa main des morceaux de chair pourrie. Puis, son état s'améliore. **Le corps vainc le poison et le cinquième jour, Mike Horn est en état de repartir, décidé à ne plus jamais se déplacer dans l'obscurité.**

SE FIER AUX RIVIÈRES

La fin de l'aventure dans la jungle de Mike Horn est liée aux rivières. Lorsqu'il tombe sur un point d'eau, c'est d'abord une occasion de pêcher (il a avec lui un filet) mais aussi de se déplacer. **Alors qu'il longe des réserves indiennes qui lui sont interdites, il tombe sur un village de fortune où il échange une lampe frontale contre une pirogue.** Après une étape à Balbina, où il retrouve son frère, il repart en direction de la frontière colombienne sur l'immense Río Negro.



Río Negro © Marina macuco

Il navigue entre les milliers d'îles, lutte contre le courant, se nourrit d'œufs de tortue et de caïmans, doit faire des détours pour éviter des réserves indiennes...

Après avoir traversé de nombreux obstacles, il parvient à la frontière colombienne où les obstacles ne sont plus naturels, mais humains. Dans ce coin du pays, il va avoir à faire à des militaires, des narcotrafiquants, des guerros. Mike Horn explique à quel point il a dû négocier afin de descendre le fleuve jusqu'à la frontière péruvienne. Il explique que c'est un article paru en Suisse sur ses exploits, dans le magazine *L'illustré*, qui lui permet de convaincre ses interlocuteurs. **Malgré les dangers, les guerros lui permettent de se déplacer sur la rivière, uniquement, et de traverser les zones où ils cultivent le pavot.** Il y a une sorte d'enthousiasme communicatif qui se déclenche lorsqu'il explique son projet, et une entraide qui se met en place.

Après être sorti des rapides et des rivières de l'Amazonie, Mike Horn fait face aux Andes.

Par mauvais temps, il gravit ces montagnes à VTT et escalade le mont Cayambe avec une partie de son équipe.



Cayambe

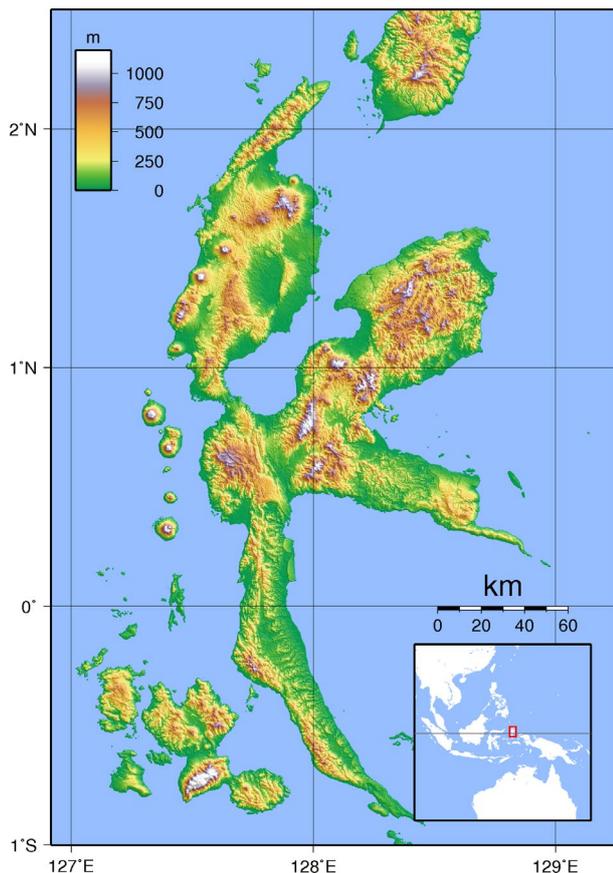
Ce qui est incroyable est le changement d'environnement qu'il affronte. Après la mer, il a dompté la jungle, puis les montagnes andines et l'altitude. Son corps résiste à tous les éléments. Après une ascension compliquée, il ne lui reste plus qu'à rejoindre l'Équateur et Quito. Là, il fait face à la ville humaine, la pollution, ce qui déstabilise ses sens, et répond à quelques interviews. Son exploit commence à être su en Europe et attire l'attention. Mais Mike Horn n'a qu'une idée en tête: rejoindre l'océan.

DU PACIFIQUE À L'OCÉAN INDIEN

NOUVEAU DÉPART

Sur la plage de Pedernales, Mike Horn attend son trimaran. Il en profite pour passer du temps avec sa femme et ses filles. Ces retrouvailles sont un concentré de bonheur mais elles rendent aussi la séparation plus douloureuse. Après cinq jours, le trimaran finit par arriver. Mais le départ est retardé car Mike Horn est pris d'une crise de malaria.

Finalement, les adieux faits, il reprend la mer. **Rendez-vous est pris avec sa femme en Indonésie, dans quatre mois, à plus de 18 000 km.** Mike Horn revient sur les différents imprévus auxquels il a fait face, comme une panne de ses appareils électroniques et le changement en urgence de ceux-ci aux îles Galápagos. Il croise également un cargo qui lui jette à l'eau un repas de Noël, fait face à une tempête, croise des baleines-pilote assoupies et, enfin, atteint Halmahera.



Carte topographique d'Halmahera © Sadalmelik

Seulement, le retour à la terre n'est pas de toute tranquillité. Cette île d'Indonésie est prise dans une guérilla menée par des combattants djihadistes contre les chrétiens. Horn comprend alors à quel point la tranquillité du Pacifique s'oppose au monde des hommes qui peut s'avérer si cruel. Horn est obligé de contourner l'île et de retrouver le détroit de Patinti où il retrouve Martin, Sebastian, Sean et une patrouille militaire.

En route pour l'île de Bacan, Mike Horn est pris dans une tempête et des vents dépassant les quinze nœuds. **Ses cartes ne sont pas à jour et il risque de se projeter contre les récifs. En communication avec son frère, celui-ci lui indique la route à suivre.** Horn passe la nuit à tourner en rond jusqu'à ce que la lumière revienne et qu'il soit guidé par les militaires et son frère sur l'île.

Là, il navigue cinq jours durant avec son frère, Sean et Sebastian jusqu'à l'île de Bangka où, après 87 jours, Mike Horn pose pied à terre.

Une nuit, alors installé sur une plage, Mike Horn fait face à une tornade et manque de perdre son bateau. Il faut des efforts considérables, soutenus par ses amis et des locaux, pour lui faire passer les vagues et le mettre à l'abri. Après cette mésaventure, ils reprennent la mer jusqu'à l'île de Bornéo où Steve Ravussin et un ami les attendent avec pour mission de réparer le bateau.



Mount Kinabalu, Bornéo © CEphoto

Suivant toujours la ligne de l'équateur, après ces péripéties maritimes, Mike Horn doit une nouvelle fois affronter la jungle.

RETOUR DANS L'ENFER VERT

Mike Horn appréhende la jungle de Bornéo. Comparée à l'Amazonie, **elle présente des difficultés encore plus importantes, comme des massifs montagneux mais également la présence de cobras**, le seul serpent qui attaque l'homme.

Pourtant, il se rend compte dès les premiers jours que la jungle a été trouée par l'homme. Symbole de la destruction des forêts, des

routes ont été tracées par des multinationales qui exploitent le bois.



Route d'exploitation forestière, Bornéo © Wakx

Ces routes ne sont pas officielles, mais Horn en profite pour les parcourir à vélo. Seulement, la pluie est si intense que le sol devient de la boue qui rapidement envahit le vélo. Une carapace de boue entoure l'aluminium ainsi que la chaîne, rendant la progression impossible. Bien souvent, Horn porte son vélo plus que l'inverse.

Débouchant sur une rivière, **il retrouve ses vieilles habitudes et gonfle sa pirogue de caoutchouc**. Le soir tombé, il monte un campement identique à celui qu'il montait au Brésil. Ses gestes sont précis, efficaces, il ne perd pas de temps et subit moins l'appréhension. Malgré la présence de nombreux serpents et d'une pluie qui tombe sans relâche, il reste concentré sur son objectif.

Il passe quelques jours au sein d'une tribu indigène et, quinze jours plus tard, **il arrive à Pontianak, une des grandes villes de l'île, après avoir marché 900 km**. Il y retrouve son frère, sa femme et ses filles. Puis il reprend la mer en direction de Sumatra, île à l'ouest de Bornéo. Il navigue au milieu du très dangereux

détroit de Singapour, mer la plus fréquentée. Il pourrait à tout moment être coupé en deux, mais il rejoint les rives de la dernière île indonésienne sans souci. **Après la traversée de Sumatra, il se retrouve face à un nouvel océan.**

DERNIÈRE TRAVERSÉE : L'OCÉAN INDIEN

Dernière étape maritime de Mike Horn: **le seul océan « fermé » de la planète, où les grands courants changent en fonction des saisons**. Des saisons, celle qu'il veut éviter, c'est la mousson, qui est annoncée dans quelques semaines. Il reprend rapidement la mer et, pour la première fois, doute de la solidité de son bateau. Pas taillé pour les océans, après en avoir traversé deux, Horn espère qu'il résistera.

Sur l'océan, il retrouve ses marques, sent les tempêtes approcher, ne dort que deux heures, écoute et sent la mer.

L'épisode le plus marquant de cette traversée est le cyclone qu'il affronte fin mai. Durant plusieurs jours, il va faire face à un temps désastreux qui aura presque raison de lui. Horn explique que **face à la violence de la nature et tandis que son matériel électronique ne fonctionnait plus, il a réellement cru que c'était son heure**.

« Je renonce, puisque se battre ne sert plus à rien. S'obstiner à exister dans ces conditions ne pourrait signifier que la continuation de toutes ces tortures... Alors, j'accepte l'idée de mourir. Je fais la paix, en quelque sorte, avec la mort.

Puisque c'est ici que tout doit se terminer, ça veut dire que je vais enfin avoir le droit de me reposer. De dormir... »

Son bateau file à travers la tempête, ses voiles se sont bloquées et lui se rend dans sa cabine. Il laisse la mer décider de son sort. **Il se roule en boule et s'endort pour une nuit sans interruption de 24 heures. Jamais, dit-il, je n'ai aussi bien dormi.**

Quand il se réveille, le cyclone n'est pas passé, mais il s'est calmé. Mike est alors pris d'un nouvel espoir. Il explique :

« Je peux enfin démonter mon foc, que je descends dans ma cabine et que je passe une journée à recoudre. C'est à peu près le temps qu'il faut à l'ouragan pour se calmer. La mer est toujours menaçante, mais les vents, quoique puissants, sont redevenus favorables. Je remonte ma bôme, remets mon foc et mes autres voiles en place... Puis je fais demi-tour et remets le cap vers l'Afrique. »

Après un arrêt aux Maldives pour réparer, voilà qu'enfin, **les côtes du Kenya se dessinent**. La dernière partie de son aventure s'offre à lui.

L'AFRIQUE

LE KENYA

Il ne reste plus qu'une étape à Mike Horn afin d'achever son aventure : traverser l'Afrique d'est en ouest. Si les distances paraissent raisonnables face à ce qu'il a déjà affronté, il sait que cette étape va être la plus dense, notamment car il doit traverser le Congo qui est en proie à une guerre civile.

Pour l'heure, il se lance dans les vastes régions désertiques de l'est du Kenya.



Réserve nationale de Shaba, Kenya © Marc Samsom

Juché sur son vélo, il avance sur des routes balayées par le sable. Il se trouve sur un territoire dangereux car proche de la frontière somalienne, pays livré à une guerre. Il n'est pas rare que des shifters, des nomades armés, attaquent les touristes. Les autorités que rencontre Mike Horn lui interdisent de faire la route seul. Il doit trouver un autre chemin ou être accompagné en voiture par un garde armé. Après tout ce qu'il a déjà accompli, impossible pour l'aventurier de dévier de sa trajectoire.

Il prétend emprunter une autre route, mais arrivé à un embranchement, il ne peut s'empêcher de poursuivre sa route initiale, tant pis pour le danger que cela représente. Durant plusieurs jours, il pédale dans cette région désertique, balayée par les vents violents, par la poussière et une terre sablonneuse qui se loge partout. **Il fait face à plusieurs barrages**

policiers qu'il parvient à éviter et pédale toute la nuit pour avancer au plus vite.

Chaque homme qu'il croise, il en a conscience, est un ennemi potentiel. Alors quand il aperçoit au loin des silhouettes armées, il pose pied à terre et se dissimule dans des épineux jusqu'à ce que ces derniers s'échappent. Au milieu de paysages délirants, Mike Horn se rend compte que l'homme ici est un danger. Il y a ces soldats, ces mercenaires, mais aussi ces passants qui lui demandent toujours de l'argent. Pour lui, cette attitude est un reste de l'époque coloniale, des subventions et du tourisme qui ont fait de certains Africains des mendiants. Il regrette la naïveté et la chaleur aperçue chez les indigènes sud-américains.

Parvenu sans encombre à Kandongu, Horn prend la direction du mont Kenya, où il retrouve une partie de son équipe. Alors qu'il s'était fait envoyer un matériel d'alpinisme par avion, sa valise a été perdue. **Il se trouve aux pieds du v, deuxième plus haut sommet d'Afrique (5199 m) et, malgré son manque d'équipement, il se lance dans son ascension**, par la voie la plus dure, évidemment.

Il pense mettre une journée pour l'aller-retour, mais pris dans le mauvais temps et ralenti par le manque de matériel, il est contraint de passer la nuit en haute altitude avec son frère et Claude-Alain, réfugiés dans une petite grotte au bord du vide. Les hommes sont congelés, mais Horn explique que ce n'est pas un problème pour lui de trouver le sommeil. La présence d'hommes mal intentionnés le maintient éveillé, mais pas de dormir « à la rude ».

Le lendemain matin, ils atteignent le sommet et redescendent. À nouveau, Mike Horn

remonte sur son vélo et pédale en direction du lac Victoria, plus grand lac d'Afrique, à la jonction entre 3 pays: le Kenya, l'Ouganda et la Tanzanie. Lors de son prochain arrêt, il retrouve femme et enfants, puis **se met en quête d'une embarcation pour traverser le lac.**

TOUTE VOILE DEHORS VERS L'OUGANDA

Laissant son VTT, **Mike Horn achète à un artisan une pirogue en bois traditionnelle, un canot Sese.** Chez un maître voilier, il se fait construire une voile et un mât et le voilà parti sur les eaux du lac.



Embarcation sur le lac Victoria

Naïvement, il pense que ce lac qui fait la taille de la Suisse est tranquille, mais c'est une erreur qu'il va payer cher.

Tout d'abord, il se rend compte que sa voile est trop grande. Il pensait gagner du temps, mais il en perd à devoir s'arrêter et l'ajuster. Ce contretemps n'est rien comparé à la tempête qu'il affronte quelques jours plus tard. Alors qu'il pensait faire une traversée tranquille, le ciel se couvre et un orage éclate. Les conditions sont similaires à ce qu'il avait affronté

sur les océans, sauf qu'il ne se trouve pas sur son trimaran insubmersible, mais sur un canot de bois instable.

Très vite, **son embarcation se renverse, la voile et le mât se détachent et il est projeté à l'eau.** Sachant qu'il en a besoin, il se trouve à 60 km des côtes ougandaises, **il nage pour récupérer son matériel et l'attache à sa pirogue.** Ses rations de nourriture ont, elles, coulé à pic. Pendant plusieurs heures, il affronte la tempête, essaye d'écooper sans y parvenir. Il se croit perdu à plusieurs reprises.

Allongé sur son sac à dos qui flotte grâce à ses compartiments étanches, il a alors l'idée de se servir de son sac comme d'une bouée et d'y accrocher son canot et, jouant avec le remous des vagues, de le vider de son eau. Cela fonctionne et Mike Horn, une nouvelle fois, a vaincu les éléments. Il parvient à entrer en Ouganda.

De là, il fait la rencontre de deux anciens reporters de guerre installés là, qui vont lui venir en aide et faciliter son entrée au Congo, puis il traverse l'Ouganda et ses réserves. Il se fait charger par des éléphants, jusqu'à se présenter au poste-frontière.

LE CONGO

L'entrée au Congo n'est pas de tout repos. Horn est au contact des hommes et de l'Histoire. Muni d'un visa délivré par le gouvernement de Laurent-Désiré Kabila, il se retrouve face au FLC (Front de libération du Congo) **qui tente de renverser le gouvernement. Ces hommes lui refusent l'entrée. Mike Horn devra alors user de subterfuges (dont de fausses lettres de Médecins sans Fron-**

tières) pour pénétrer dans le pays déchiré par la guerre. Là, il est au contact des autorités militaires, qui lui confient un garde du corps qui voyage à moto.

Arrivé à Beni, Horn échappe de peu à une attaque. Son entrée au Congo se fait sous le signe de la violence de l'homme. Il expose clairement dans son récit la différence entre l'apaisement qu'il a connu au cours des différentes étapes, un apaisement fait de difficultés, de doute, mais si riche, et l'attitude des hommes qu'il rencontre en Afrique, continent dont il est lui-même issu. Cette opposition homme/nature est très riche et transparaît tout du long de cette partie du livre.

Après quelques jours d'une difficile cohabitation avec le soldat qui le suit et de nombreux barrages passés, Horn se retrouve enfin seul, redonnant la liberté à son garde du corps qui n'en peut plus.

Arrêté plusieurs fois, Horn doit faire face à des villageois suspicieux et à de nombreux groupes de soldats. Il cherche à rejoindre le fleuve Zaïre pour avancer, mais la zone est dangereuse. Le véritable danger, on le comprend alors, n'est plus la morsure de la nature, mais bien la présence de l'homme qui se livre à une guerre terrible. Tout n'est que négociation, racket, distribution de dollars... Mike Horn arrive à bout dans ce pays où le danger de l'homme est partout. Continuant inlassablement, faisant rencontres malencontreuses sur rencontres malencontreuses, il finit par s'approcher de la frontière de la République centrafricaine, où ont eu lieu de nombreux combats et massacres. Avec son frère qui l'a rejoint, il parvient à rejoindre la rivière Oubangui après avoir échappé à bien des kalach-

nikovs, et Bangui, capitale de la République centrafricaine.

FIN DE VOYAGE

Après de nombreuses autres aventures, **Mike Horn rejoint le Cameroun, navigue sur les rivières africaines, puis entre au Gabon.** Rejoignant Mékambo, il ne lui reste plus qu'à aller tout droit jusqu'à Libreville.

Après tous ces dangers traversés sur le continent africain, dangers liés aux hommes et à leur folie, il déplie son vélo pour la dernière fois et parcourt la route boueuse qui le sépare de Libreville. Il est très motivé et fait plus de deux cents kilomètres par jour. Il se sent enfin libéré des droits de douanes, du racket, des armes... Il avance sous la pluie, le cœur léger.

Seulement, ce relâchement le distrait et il fait une violente chute qui lui met la peau à vif. À nouveau, se relâcher, c'est risquer la mort, même si la fin du voyage est proche. Bifurquant sur une route goudronnée, il finit par apercevoir au loin Libreville, là où son exploit prendra fin. **Rejoignant l'Atlantique, il retrouve toute son équipe, tous ses amis qui ont pu rendre cette aventure possible, qui aura duré dix-sept mois.**

Avant de revenir au monde, de répondre à la presse, il lui reste une chose à faire : remettre ses six coquillages prélevés lors de son départ à leur exacte place, dans le sable.

CONCLUSION

Latitude zéro est un grand livre d'aventure car il englobe tous les aspects de celle-ci. Il y a à la fois l'effort surhumain et l'exploit qu'accomplit Mike Horn, mais il y a également une aventure humaine et philosophique. Mêlant à la fois des conseils et des anecdotes sur la survie, Mike Horn n'oublie pas de raconter son état d'esprit, comment il se sent et ce qu'il observe.

On en retient notamment la formidable capacité de résilience du corps humain, lui qui est beaucoup plus fort que ce qu'on pense, mais aussi la faculté mentale et la persévérance. Ce sont elles qui tiennent l'aventurier en vie, qui le poussent dans ses retranchements. On retient également ces sublimes paysages, fous, dangereux, extrêmes, qu'il nous fait vivre, ainsi que ceux peuplés par l'homme, bien moins réjouissants que ceux laissés à la nature. Il s'agit bien d'un grand livre qui raconte une grande aventure.

Arthur Monnier

Si le résumé vous a plus je vous recommande fortement de lire l'ouvrage en entier, vous pouvez le commander dans votre librairie ou en ligne, via ces liens :

Le site de l'éditeur: <https://www.xoedi-tions.com/en/livres/latitude-zero-2/>

Le site de la librairie Payot (Suisse):
<https://www.payot.ch/Detail/9782266130288>

Le site de la Fnac: <https://livre.fnac.com/a1495093/Mike-Horn-Latitude-zero>

Amazon: <https://media.apprendre-preparer-survivre.com/?id=PRD>

Directeur de publication : Antoine Ledu
Rédacteur en chef : Antoine Ledu
Editeur : APS Formations, c/o Drys Fiduciaire SA, Rue Mercerie 12, 1003 Lausanne
Dépôt légal : à parution
Abonnement : 19€ / mois (9,5€ / n°)
Contact : support@apprendre-preparer-survivre.com

Crédits photos: Simple Line – Valenty – Nowaczyk / Shutterstock.com

